



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

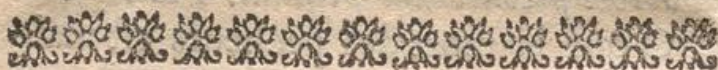
Retraite Spirituelle Pour Un Jour De Chaque Mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

Meditations pour le jour de Retraite du Mois de Février.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-53734](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-53734)



MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
de Fevrier.

PREMIERE MEDITATION.

De l'importance du salut.

I. POINT.

*L'affaire du salut est la plus importante
de toutes les affaires.*

CONsidérez, que de toutes les affaires, il n'en est point qui soit de si grande importance que celle de notre salut. Du bon, ou du mauvais succès de cette affaire, dépend la bienheureuse, ou la malheureuse éternité. Toutes les autres ne sont permises qu'autant qu'elles nous servent de moyens pour réussir dans celle-ci. Cette affaire perdue, tout est perdu; puisque Dieu même qui renferme tous les biens, & hors duquel il

ne peut y avoir de vrai bien, puisque Dieu même est perdu pour nous pour toujours, & sans ressource.

Le salut est proprement nôtre affaire personnelle, toutes les autres nous sont étrangères. En faisant les autres affaires, on fait les affaires de ses enfans, de ses amis, de sa famille; on fait les affaires de la Communauté, ou de l'Etat: mais précisément par là, nous ne faisons pas la nôtre. Toutes ces choses sont les affaires du temps, le salut est l'affaire de l'éternité.

Que les autres choses, quelques importantes qu'elles paroissent, ne réussissent pas, ce mal n'est pas sans remède; & quand il le seroit, pourvû que l'affaire du salut réussisse, il n'est rien de perdu. La seule perte de l'ame est irréparable, toute l'éternité ne suffira pas pour la déplorer.

Pourra-t on se consoler de cette perte, en se souvenant qu'on a réussi dans toutes les autres affaires, qui n'étoient de nulle conséquence, & qu'on n'a négligé que celle-ci, qui seule étoit l'affaire d'où dépendoit un bonheur éternel?

Que nous menions une vie obscure, que nous soions dans l'oubli, que nous

vivions sans amis, sans appuis, que nous mourions dans l'indigence; peu nous importe, pourvu que nous soions sauvez; le salut répare en un moment toutes les pertes, & tous les désagrémens de la vie; mais si nous sommes damnez, que nous servira d'avoir été riches, & puissans dans le monde, que nous servira d'avoir été fort éclairez, & fort habiles, si nous sommes assez malheureux pour être condamnez aux feux éternels?

Tout l'Univers ligué contre un homme, ne peut lui enlever le Ciel, ne peut pas même troubler le moins du monde son bonheur, s'il est sauvé? Tout l'Univers conspirant pour un homme, ne peut le rendre, je ne dis pas heureux, s'il est damné, mais même moins misérable. Helas! que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame, & que pourra-t-on lui donner en échange qui le puisse dédommager de la perte qu'il aura faite?

Quid prodest homini si Universum mundum lucretur anima vero sua detrimentum patiat. Matth. 16.

Il est étrange, que tout le monde convienne que de toutes les affaires que nous avons en main, l'affaire du salut est la

plus importante, qu'elle est la seule importante; & que ce soit cependant celle que nous néglignons davantage, & que nous aïons le moins à cœur.

Etude, Négoce, Divertissemens, Visites de civilité, Entretiens, Emplois, tout nous paroît important, tout nous occupe; on n'a jamais le loisir de se distraire de ces sortes d'affaires; on a toujours des raisons de ne pas les remettre à un autre temps: mais faut-il s'appliquer sérieusement à l'affaire de son salut, c'est toujours trop tôt, on aura toujours assez de temps; & ce qui est encore plus étrange, on n'a jamais le loisir.

Certainement, il faut qu'on ait bien peu d'idée de ce salut éternel, puisqu'on s'en met si peu en peine; voudroit-on ne mettre pas plus de temps, ni d'application à ses affaires temporelles? Et quel succès en attendroit-on, si l'on n'y mettoit ni plus d'application, ni plus de temps?

Quel est l'homme si peu zélé, si peu charitable, qui pût négliger davantage nôtre salut, que nous le négligeons nous-même, si nôtre salut dépendoit autant de lui, qu'il dépend de nos soins.

Quel soin ne prend-on pas pour réussir

chacun dans son état ? Faut-il loger un enfant, faut-il s'associer avec un Marchand, on recherche, on s'informe, on consulte, quelles mesures ne garde-t-on pas ? Quelles précautions ne prend-on point ? Ce n'en est jamais assez ; mais faut-il du moins donner quelque temps à son salut, pour peu qu'il y en ait, ç'en est toujours trop.

Que penserions-nous de la fortune d'un homme, qui ne travailleroit pas plus à ses affaires temporelles, que nous travaillons nous-mêmes à l'affaire de nôtre salut ? Croirions-nous que cet homme dût devenir fort riche ? Croïons-nous que nous devions devenir de grands Saints ?

L'affaire du salut est l'affaire de l'éternité, mais qui ne se peut faire que dans le temps, & il y faut tout ce temps pour la faire, Dieu nous avoit donné toute la vie pour y penser, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réussir, & nous jugeons qu'on peut y réussir en moins de temps.

Si nous emploïions à nôtre salut la centième partie du temps, & de l'application que nous donnons aux affaires du monde, nous serions de grands Saints.

cependant, c'est ici l'unique nécessaire ; & à peine y met-on quelque temps encore plaint-on le peu qu'on y met.

A considérer nôtre conduite, ne diroit-on pas que nous croïons que Dieu nous doit beaucoup, & qu'il nous fera encore fort obligé, si nous sommes fauvez ; de bonne foi, quelle idée aurions-nous des grandes veritez, & des maximes de l'Évangile, si nous croïons qu'on peut faire son salut en n'y travaillant pas mieux que nous faisons.

Qu'un homme d'Affaire, qu'un homme d'Etude, n'ait employé un jour entier qu'à s'acquitter des devoirs d'un Chrétien, on appelle cela communément avoir perdu la journée ; mais qu'on passe les mois entiers à un ouvrage d'esprit, ou aux affaires du monde, on appelle cela avoir bien travaillé, avoir bien employé le temps.

Le salut est nôtre grande, & principale affaire : or une grande affaire absorbe tellement toutes les autres, qu'à peine a-t-on le loisir de penser à celles-ci on se console même aisément de la perte des autres quand la grande réüssit : ici tout le contraire arrive, la moindre perte de quelques biens temporels nous rend in-

consolables ; & nous sommes tranquilles après avoir perdu la grace ; on vit , on se divertit , on est tranquille avec les remords secrets d'une conscience souillée de plusieurs pechez.

On renvoie même ordinairement à la dernière maladie l'affaire de son salut , c'est-à-dire , qu'on destine à l'affaire de l'éternité , à l'affaire la plus importante de la vie , & à laquelle il faut indispensablement travailler toute la vie , on y destine un temps , où l'on n'est pas capable de travailler à l'affaire du monde , qui seroit de la plus petite conséquence , un temps où l'on est incapable de tout , où l'on n'est plus bon à rien.

Dieu se seroit-il trompé , en disant , que tout le reste est de nulle conséquence ? Dieu auroit-il mal employé ses soins , & sa providence , en rapportant tout à cela ? D'où peut venir nôtre indolence ? Dieu est-il donc si peu de chose , lui qui comprend , & qui est en effet toutes choses , pour qu'il nous soit indifférent de le perdre ? Pourquoi tant de larmes , pourquoi tant , & de si cruels repentirs dans les Enfers , si le bien que les damnés ont perdu meritoit si peu d'être recherché ? Mais pourquoi fremir nous-mêmes

à la seule pensée de cette malheureuse éternité , si c'est peu de chose que d'être éternellement malheureux ; & si l'on croit véritablement que ce soit quelque chose de si terrible , comment est-ce qu'on peut vivre en repos , tandis qu'on se met si peu en peine de l'affaire de son salut éternel , & qu'on hazarde tout.

Mon Dieu ! que de beaux jours mal emploïez ! que d'années perduës ! Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir emploïé tant de temps à ne rien faire ? Mais ne le serois-je pas encore plus si je ne commençois dès à présent à travailler sérieusement à l'affaire de mon salut ?

Attends-je , Seigneur , que le temps soit venu ? Hélas ! le temps est peut-être déjà tout passé pour moi. Attends-je que vous me sollicitiez ? Et quand est-ce que vous avez cessé de le faire ? Et depuis combien de temps me sollicitez-vous inutilement ? Faudra-t-il que la grace que vous me donnez présentement soit encore inutile ?

Jusqu'à quand passerai-je les plus beaux jours de ma vie , à de vains amusemens que je suis le premier à condamner ? Et ne les condamnai-je , ces vains amusemens , que pour me rendre plus inexcus-

sable , en continuant à y perdre le temps destiné à l'affaire de mon salut ?

Jusqu'à quand trouverai-je nécessaire ce que je sçai n'être de nulle consequence pour l'autre vie , tandis que je negligé uniquement l'affaire de l'éternité ?

Helas ! mon aimable Sauveur , quel regret , quel desespoir pour moi à l'heure de la mort , voïant les raisons , & les moïens que j'ai eu de faire mon salut , & me souvenant en même temps de la pensée , & de la facilité que j'ai presentement de le faire , si je passe le peu de vie qui me reste , comme j'ai vécu jusqu'à présent ! Ah , mon Dieu ! vous ne m'avez pas puni jusqu'ici , quoique je le meritasse ; c'étoit sans doute , mon aimable Redempteur , pour me donner encore ce jour pour reconnoître mon erreur , & revenir de mes égaremens. Je compte déjà , Seigneur , sur vôtre grace , quoique je ne la merite pas , c'est proprement à ce jour que ma parfaite conversion étoit destinée. Il n'en fera pas de cette résolution comme des autres. Je crois , je suis pleinement convaincu , je vois même sensiblement qu'il n'y a qu'une seule affaire importante sur la terre , qui est celle de mon salut éternel , & c'est

à celle-là que je vais commencer de travailler sérieusement.

II. P O I N T.

L'affaire du salut est nôtre unique affaire.

Considérez que l'affaire de nôtre salut éternel n'est pas seulement la plus importante de toutes les affaires, mais que c'est proprement l'unique affaire que nous aïons, & à laquelle nous devons nous occuper, pour ne pas nous occuper inutilement.

Tout ce qu'on appelle grandes affaires dans le monde, ne sont pas, à proprement parler, des affaires. Du moins ce ne sont pas nos propres affaires, puisqu'en les faisant, nous faisons plutôt les affaires d'autrui que les nôtres; & ce n'est gueres que pour ceux qui viendront après nous, que nous travaillons.

Il n'est point d'affaire qui ne se puisse terminer par un autre, ou qu'on ne puisse absolument ne pas faire sans être éternellement malheureux. L'affaire du salut est l'unique qu'on ne peut faire que par soi-même, & dont on ne peut se dispenser sans se perdre sans ressource. C'est.

là cet unique nécessaire dont Jesus-Christ nous parle si souvent ; c'est-là nôtre unique affaire : unique , parce que c'est la seule qui soit d'une extrême conséquence , & dont le succès neanmoins dépend en quelque maniere de nous : unique , parce que c'est la seule qui merite toute nôtre application : unique , parce qu'elle seule demande toute nôtre application : unique enfin , parce que c'est la seule qui dépend de nôtre application.

C'est-là l'unique affaire de tout le monde ; du Roi , dans le gouvernement de son Roïaume ; du Prélat , dans les soins qu'il doit prendre de son Diocèse ; de l'homme de Lettres , dans ses Etudes ; de l'homme d'Epée , dans son état ; du Marchand , dans son Commerce ; de l'Artisan , dans son Métier. Il n'est pas nécessaire que l'homme soit Roi , Prélat , Soldat , & Marchand ; il n'est pas nécessaire qu'il soit scavant , qu'il soit habile : mais il est absolument nécessaire qu'il fasse son salut , qu'il soit Saint : *Unum est necessarium.*

Dans les affaires ordinaires on a toujours quelque ressource ; dans l'affaire du salut il n'y a point de ressource. *Quiconque n'a pas fait cette affaire , n'a rien fait*

fait , & il ne sera jamais plus en état de la faire ; quiconque se damne , est damné pour toujours.

Un Ambassadeur revenant d'un País étranger , seroit-il bien reçu en disant : J'ai fait de grandes choses dans mon séjour , je me suis fait des amis , de la réputation , je me suis enrichi , diverti ; en un mot , j'ai tout fait , hors la seule , & l'unique affaire pour laquelle j'étois envoyé.

Nous ne sommes sur la terre que pour faire nôtre salut. Dieu n'a point eu d'autres desseins en nous créant , & en nous conservant sur la terre , que nôtre salut , & sa gloire ; ferons-nous donc bien reçûs à l'heure de la mort à dire: Seigneur, nous avons fait de grandes choses dans le monde , nous nous y sommes fort distingués par nôtre esprit, par nôtre adresse , nous y avons amassé de grands biens , nous avons même travaillé avec succès au salut des autres , nous n'avons négligé que le nôtre ; c'est-à-dire , nous avons tout fait hors la seule affaire pour laquelle seule vous nous aviez créés ?

Cependant , c'est ainsi que la plûpart des hommes pourront parler , parce que c'est ainsi que la plûpart des hommes

vivent ; & s'il falloit nous-mêmes maintenant paroître devant Dieu , & rendre compte de nôtre vie , pourrions - nous parler autrement ? Qu'est - ce que tout ceci ? On nous parle tant de ce salut , de cette éternité , de cet unique nécessaire ; est-il bien vrai qu'il y ait une éternité qui doive suivre cette vie , & que cette vie ne me soit accordée que pour travailler à l'affaire de l'éternité ? Est-il bien vrai , que si je perds mon ame, tout est perdu pour moi sans ressource , & que c'est perdre mon ame , que de vivre comme la plupart vivent , comme j'ai peut-être moi-même vécu jusqu'ici ? Est-il bien vrai que je serai au désespoir à l'heure de la mort , de n'avoir pas fait ce que je pouvois , & ce que je devois faire , & que je compterai alors pour rien tout ce qui m'occupe le plus à présent ?

Mon divin Sauveur ! croïons nous bien que l'affaire de nôtre salut est nôtre grande affaire ? Les demons , & les damnez le croient aussi-bien , & mieux que nous dans la spéculation , mais le croïons - nous d'une science pratique , qui seule est la science des Saints ?

Quoi ! les affaires d'autrui seront des

affaires pour nous ! Nos affaires temporelles , nos divertissemens , les devoirs de civilité , & cent autres vains amusemens nous occuperont ! & l'affaire de nôtre salut éternel sera la dernière de nos affaires , ce ne sera pas même une affaire pour nous !

Que nous sert-il que Dieu nous ait donné la lumière de la raison, si elle nous devient inutile dans la seule chose pour laquelle elle nous a été donnée , c'est-à-dire , pour faire nôtre salut ? Helas ! nous ne nous en servons qu'à former , & à conduire des desseins de nulle conséquence ; nous faisons les habiles où il ne s'agit de rien : chacun se picque de donner de sages conseils , & de faire éclater en tout une prudence consommée , & cependant nous manquons au point principal ; & lorsqu'il s'agit de l'éternité ; lorsqu'il s'agit d'un bonheur , ou d'un malheur éternel , on diroit que nous n'avons pas même le sens commun. Mais ce qui est encore plus étrange , c'est que tout le monde convient de l'importance du salut , & de l'inutilité de tout le reste , & cependant on ne s'applique qu'à tout le reste , & l'on ne néglige que l'affaire de son salut.

Chacun se picque de prudence ; & d'adresse dans les affaires du monde , chacun se picque d'y être habile ; négliger les affaires , ignorer l'art d'y réussir , c'est n'avoir point d'esprit , c'est manquer de conduite , c'est ne sçavoir pas vivre ; mais négliger uniquement l'affaire de son salut , ne se mettre pas plus en peine d'y réussir , que si l'on n'avoit rien à perdre , en perdant son ame : ce n'est plus aujourd'hui un reproche dont on rougisse , on ne s'en cache plus , on le sçait , on y fait réflexion , on l'avouë , on prétend même quelquefois s'en faire honneur ; & quelque indévoit , quelque déreglé que l'on soit , on ne laisse pas de passer pour honnête - homme , & pour habile , pourvû qu'on sçache l'art de se faire estimer dans le monde , pourvû qu'on sçache le secret d'y réussir.

On feroit une injure à un homme , si on lui disoit , qu'il ne connoît pas ses veritables interêts , qu'il ne sçait pas faire les affaires de sa famille ; mais qu'on nous accuse de ne pas faire nôtre salut , ce n'est plus une injure. Certainement , c'est qu'on ne regarde pas l'affaire du salut comme une affaire. Mon Dieu ! depuis quand est-ce que cet unique neces-

faire n'est plus ce que vous avez pensé ?

Nous regardons la perte de nôtre ame de sang froid , & nous ne sommes déraisonnables que pour nos propres interêts. Nous ne scaurions nier que les Saints n'aient été véritablement sages ; les Saints cependant n'ont été véritablement sages , que parce qu'ils ont préféré l'affaire de leur salut à toutes les autres affaires , que parce qu'ils ont regardé comme leur unique affaire , l'affaire importante de leur salut.

Sommes-nous plus sages qu'eux ; nous qui faisons tout le contraire de ce qu'ils ont fait ? L'affaire de leur salut les a seule tout occupez toute leur vie. Sommes-nous beaucoup occupez de la nôtre ? Certainement les Saints ont eu grand tort de faire tant de frais , & de mettre tant de temps à une chose qui nous coute si peu ; mais disons mieux , nous sommes bien insensé de mettre si peu de temps à une affaire , qui seule le demande tout.

Avons-nous trouvé une nouvelle route que Jesus-Christ lui-même eut ignoré ? Ou bien , est-ce que le salut éternel qui a couté tant de sang à Jesus-Christ , n'est plus à si haut prix , & ne coute plus tant ?

Quels sont à présent les sentimens de ces grands-hommes, que nous regardions comme les plus intelligens & les plus habiles du monde politique; de ces hommes extraordinaires, qui ne s'occupoient qu'à troubler, ou à pacifier l'Univers; de ces hommes de richesses, comme les appelle l'Ecriture, qui ont passé toute leur vie dans une espece de létargie sur l'affaire de l'éternité? Quels sont leurs sentimens, si après avoir reüssi en tout le reste, après avoir vécu dans les plaisirs, dans l'abondance, ils se sont malheureusement damnez? Ce n'est pas pour avoir aimé le repos avec excès, ce n'est pas faute d'avoir travaillé durant leur vie, qui ne fut jamais exempte de trouble; c'est au contraire pour avoir embrassé trop d'affaires inutiles, c'est pour avoir beaucoup travaillé, où il n'y avoit rien à faire, & pour n'avoir pas fait l'unique chose qu'on avoit à faire, que la plûpart des hommes sont damnez.

Helas, Seigneur! ne ferai-je pas de ce nombre, si je continuë à vivre comme j'ai vécu jusqu'ici? Qu'ai-je fait pour mon salut, & que n'ai-je pas fait pour me perdre? Mon salut est la seule chose que j'ai négligée, je l'avouë, & l'on dit

roit, à considérer mon indolence, que la perte de mon ame ne me touche pas.

Mais, mon Dieu! me confiant en vôtre divine miséricorde, j'espère qu'on verra bien-tôt, par le changement de ma vie, que j'ai bien changé de sentimens. Je veux me sauver, mon aimable Redempteur & mon salut sera désormais la seule affaire qui occupera tous mes soins, comme c'est l'unique qui les demande tous. Vous me donnez le temps de réparer la perte que j'ai faite, vous ne refuserez pas vôtre grace, dont je sens déjà les effets par la volonté sincere que j'ai de me convertir. Je reconnois, & j'avouë que je n'ai qu'une affaire importante, qui est celle de mon salut; je suis dans la résolution de l'entreprendre, & j'espère que vous me ferez la grace d'y réussir.

L E C T U R E. On pourra lire le Chapitre quarante-unième du troisième Livre de l'Imitation de Jesus-Christ.

SECONDE MEDITATION

Pour le mois de Février.

*Des motifs que nous avons de travailler
incessamment à l'affaire de nôtre salut.*

I. P O I N T.

*Les motifs qui sont communs à tous les
Chrétiens.*

CONsidérez ce que Dieu a fait pour nôtre salut. On diroit que son bonheur dépend du nôtre, tant il paroît occupé, & empressé à nous rendre bienheureux. Dieu aiant fait l'homme libre, & maître de son sort, que n'a-t-il pas fait? que ne fait-il pas encore, pour gagner son cœur? Il le lui demande ce cœur, il le sollicite, il le presse; il se sert tantôt de promesses, tantôt de menaces; il met tout en usage pour avoir ce cœur. Pourquoi tant d'empressement? C'est qu'il dépend de nous de nous perdre, & Dieu veut passionnément nôtre salut.

Avons - nous jamais bien compris le

Myſtere de la Redemption ? Pourrons-nous jamais bien le comprendre ? Un Dieu s'épuife, pour ainſi dire, pour nous faire connoître juſqu'à quel point il eſtime nôtre ame, juſqu'à quel point il ſouhaite nôtre ſalut. Auroit-on jamais pû ſ'imaginer qu'un Dieu ſe fut fait homme, pour le ſalut de ces mêmes hommes ?

Cependant, ce miracle ſ'eſt fait, & quelque grand qu'ait été ce miracle, Dieu n'a pas jugé que ç'en fut aſſez pour nous engager à l'aimer. Il faut qu'une vie de trente-trois ans paſſée dans la pauvreté, & dans les ſouffrances, ſoit terminée par la plus cruelle de toutes les morts. Voilà ce que vaut nôtre ame, tout le ſang, toutes les ſouffrances, la vie, & la mort d'un Homme-Dieu, Jeſus-Chriſt déchiré à coups de foüets, Jeſus-Chriſt expirant ſur la Croix; voilà ce qu'à coûté nôtre ame : eſt-ce donc peu de la perdre !

Dieu n'a pas cru acheter trop chèrement nôtre ſalut, en faiſant tout ce qu'il a fait ; & croirons-nous en faire trop ? En ferons-nous même jamais aſſez ? Quel intérêt à Dieu que nous ſoïons ſauvez ? Cependant, pouvoit-il faire davantage ? Et nous, ayons-nous quelque intérêt de

l'être? D'où vient donc que nous faisons si peu?

A l'heure qu'il est, il y a un nombre infini de personnes, qui sont au desespoir de n'avoir pas fait ce que je puis encore faire, & ce que je ferai un jour au desespoir moi-même de n'avoir pas fait; faut-il un plus puissant motif pour y travailler incessamment, & sans relâche?

Nous sommes, grâces à Dieu, encore en état de faire notre salut; nous sommes sûrs que c'est le temps, & que Dieu nous offre à présent la grace de le faire. Ces réflexions que nous faisons, ces sentimens que nous avons, en sont des preuves. Qui nous a dit, que ce n'est pas ici le moment important, auquel notre prédestination est attachée, & dont notre salut dépend? Je suis sûr que je puis assurer à présent mon salut par une conversion sincère; j'ai pour le moins grand sujet de douter, que si je manque de me convertir à présent, je ne serai plus en état de le faire: Et quoi! différerai-je d'un moment?

Estimons-nous du moins autant notre ame, que le démon l'estime? Il seroit bien raisonnable que nous eussions au-

tant d'empressement pour nous sauver ,
que le démon en a pour nous perdre.
Cette comparaison est honteuse : il est
vrai cependant , que le démon fait plus
d'état de nôtre ame , quoiqu'il soit d'u-
ne nature beaucoup plus noble que celle
des hommes , quelque orgueilleux qu'il
soit , il n'est rien de si humiliant , qu'il
ne soit prêt de faire pour perdre une ame ;
& quelque longue que soit la résistance ,
il ne se rebute jamais. Quelle assiduité à
nous tenter ! Combien adroitement pro-
fite-t-il des moindres occasions qu'il a
de nous perdre ? Eh , mon Dieu ! faut-
il que nous apprenions du démon l'esti-
me que nous devons faire de nôtre ame ,
& que l'on ait besoin de faire réflexion
à l'empressement qu'il a de nous perdre ,
pour fournir aux Chrétiens des motifs
de travailler sérieusement à l'affaire de
leur salut ?

Eh , mon divin Sauveur ! est-ce que
vous n'avez pas assez fait pour me sau-
ver , faut-il encore aller chercher ail-
leurs de nouvelles raisons , pour avoir
une juste idée de ce que vaut mon ame ,
que vous avez rachetté à si haut prix ?
Vous m'avez rachetté, Seigneur , je suis
donc à vous par un double titre ; quel

motif pourrai-je jamais trouver, capable de m'empêcher d'être désormais tout à vous.

J'ai fait bien des fois ces réflexions ; j'ai été persuadé cent fois autant que je le suis de ces grandes veritez ; quel sera mon sort, si je ne vis pas mieux que je n'ai fait jusqu'à cette heure ? Et que me servira-t-il de connoître que je n'ai pas encore commencé de travailler efficacement à mon salut, si je ne commence dès ce moment ?

II. P O I N T.

Les motifs que chacun a en particulier.

Considérez combien le soin particulier que Dieu prend de nôtre salut, est un puissant motif pour nous obliger à y travailler.

Qu'un Dieu soit, pour ainsi dire, tout appliqué à cette affaire, comme s'il n'y avoit que nous au monde, & qu'il ne pût pas se passer de nous ? Et nous aurons besoin d'un motif plus puissant, plus engageant pour nous y appliquer nous-mêmes ?

Avec quelle sagesse ne ménage-t-il pas

tous les momens , depuis nôtre naissance , pour nous engager à l'aimer ? Quelle providence singuliere dans l'économie de nôtre salut.

Est-ce une petite grace de naître de parens Chrétiens , tandis que tant d'autres naissent de parens infidèles ? En est-ce une moindre d'avoir été élevé dans le sein de l'Eglise , dans laquelle nous ne fussions peut-être jamais rentré , si nous eussions été nourris dans l'erreur ?

Quel bonheur pour nous d'avoir été instruits par une telle personne de qui nous avons reçu de si bons principes ! d'avoir vécu avec cet autre qui m'a donné de si bons exemples ; d'avoir trouvé un si bon ami de qui j'ai reçu de si sages conseils. Nous pensions que tout cela arrivoit par hazard ; nous verrons un jour que ç'a été l'effet d'une singuliere providence.

Nous étions inconsolables à la mort de ce Parent , de cet Ami ; nous nous estimions malheureux d'être dans l'indigence , de n'avoir que de médiocres talens, de vivre dans l'obscurité, & dans l'oubli ; cette longue maladie , cet accident fâcheux, nous faisoient gémir: nous sçaurons un jour que c'est à cette disgr-

ce, à ces fâcheux revers, à tous ces prétendus malheurs que nous devons nôtre conversion, & nôtre salut éternel.

Il y a peu de gens qui n'aient couru quelque danger, qui n'aient été malades, & peut être à l'extrémité. Dieu voïoit, que si nous fussions morts en cet état, nôtre perte étoit inévitable, & il vouloit nous sauver, & il a voulu nous donner, du moins, encore le temps de nous convertir.

Que de saintes Lectures faites, ce semble, par hazard, & cependant si à propos! Que d'heureuses rencontres imprévûës à la verité, mais si propres au dessein que Dieu avoit de nous convertir! Que de petits miracles, pour ainsi dire, en nôtre faveur! Une inspiration qu'on a euë, une réflexion qu'on a faite, un mot qu'on a oüï, ont été souvent la source d'une conversion parfaite.

Que si nous avons le bonheur d'être consacrez au service de Dieu, rappelions dans nôtre esprit tout ce qui s'est passé dans nôtre vocation, examinons-en un peu à loisir toutes les circonstances, & admirons avec quelle sagesse, avec quel soin Dieu a menagé toutes choses pour nôtre salut.

Qu'il ait fallu que nous nous soions
trouvez en tel temps , avec telles per-
sonnes , & en tel lieu ! Que les plaisirs
du monde n'aient eu pour nous nul at-
trait dans un temps , où naturellement
on doit y trouver plus de charmes ! qu'on
ne se soit pas laissé ébloüir par cent faux
brillans ! que l'amour même des parens
n'aient pas été un lien assez fort , pour
nous retenir ! que le torrent du mauvais
exemple ne nous ait pas entraînez ! que
l'austerité d'une vie qui n'avoit rien que
de rebutant , n'ait pas été capable de
nous décourager ! que nous aïons eu assez
de générosité pour surmonter les plus
grands obstacles !

Quand tout cela se trouveroit dans une
personne déjà dégoûtée du monde par
plusieurs fâcheux accidens , & par une
longue experience , effraïée par les sen-
timens d'une mort prochaine , ce seroit
encore des effets visibles de la grace ::
mais que tout cela soit arrivé dans un
âge où la foiblesse , & la délicatesse de
la complexion , le goût qu'on trouve
dans des nouveaux plaisirs , l'esperance
d'une grande fortune , d'un riche éta-
blissement , & d'une longue vie , n'ins-
piroient naturellement que de l'horreur

pour un état si saint. Qu'est-ce que miracles, si tout ceci n'en est pas ?

Mais d'où sont venus de si bons sentimens, dans un temps où nous méritions si peu d'en avoir ? Pourquoi parmi tant d'autres, qui auroient beaucoup mieux servi Dieu que moi ? D'où vient qu'ils n'ont pas été choisis ? D'où vient qu'ils n'ont pas perseveré, que Dieu même ait peut-être permis que quelques-uns n'aient pas perseveré pour me faire prendre leur place ? O bonté ineffable ! O misericorde, qui passe tout ce que je puis penser !

Ajoutez à des bienfaits si singuliers, tant de saintes inspirations, tant de pieux desirs, & cent autres faveurs dont il nous prévient chaque jour. Ces remords de conscience, ces secretes inquiétudes, ces troubles interieurs dont il se sert, pour nous faire chercher par une sainte vie le véritable repos, ce sont autant d'effets de sa misericorde : que de puissans motifs de travailler incessamment, & sans relâche à notre salut.

En effet, si ces preuves visibles du soin singulier que Dieu prend de notre salut, ne nous engagent pas à l'aimer, & à le servir sans ménagement, & sans

réserve ; ne sommes nous pas les plus ingrats de tous les hommes ? Et ne méritons-nous pas qu'il nous punisse , & sans miséricorde , & sans délai ?

Voilà de grands sujets de Méditations, voilà surquoi l'on devrait faire souvent des réflexions sérieuses , qui seroient d'autant plus propres à nous toucher , qu'elles nous conviennent plus singulièrement ; & comme ce sont ici des effets sensibles d'une Providence si bienfaisante , & des marques éclatantes de l'amour extrême que Dieu a pour nous préférablement à beaucoup d'autres ; rien aussi n'est plus propre à nous inspirer une foi vive , une confiance amoureuse , une générosité véritablement chrétienne , & un ardent amour pour Dieu : & peut-être se trouve-t-il des gens qui n'y ont jamais pensé !

Eh , mon Dieu ! à quoi pensons-nous , quand nous ne pensons pas à des veritez aussi importantes , & aussi consolantes que celles ci ? Pourrions-nous ne pas travailler sérieusement à nôtre salut, si nous pensions souvent à ce que Dieu a fait , ou à ce qu'il fait tous les jours pour nous sauver ?

Que le démon a grand sujet d'emploïer

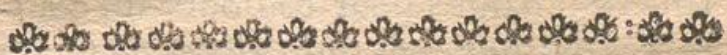
toute son adresse , pour nous distraire de ces sortes d'objets , si propres à inspirer un véritable desir de servir Dieu ! Mais que nous avons grand tort de passer si légèrement sur de si pressans motifs d'aspirer sans cesse à la perfection de nôtre état !

Considérons à présent avec quelle fidélité nous avons répondu à de si grandes graces , & aux desseins que Dieu a eu sur nous , en prenant tant de soin de nôtre salut. Examinons quelle a été jusqu'ici nôtre negligence ; & convaincus des bontez singulieres de Dieu à nôtre égard , & de la volonté qu'il a de nous faire Saints , ne différons plus de correspondre à une volonté qui nous est si avantageuse , & prenons des à présent des mesures certaines pour devenir tels. Ce doit être là le fruit de cette Méditation , & de ce jour de Retraite ; mais prenons garde qu'il ne soit de ces résolutions , comme de beaucoup d'autres , qui n'ont eu aucun effet.

Ne le permettez pas, Seigneur, je vous en conjure ; & sans avoir égard à mes infidelitez passées , que je vous prie de me pardonner , faites-moi la grace de rendre efficaces les bons sentimens que

vous me donnez. Ce jour même de Re-
traite que je fais , est un nouveau bien-
fait , & m'est un nouveau motif de tra-
vailler à mon salut sans délai , & avec
plus de courage ; j'ai la volonté de le
faire , & j'espère , qu'avec le secours de
vôtre grace , j'aurai un jour la douce
consolation de l'avoir fait.

LECTURE. *On pourra lire les Ré-
flexions du salut éternel , & des faux pre-
textes que les gens du monde apportent tou-
chant l'affaire du salut , & les Réflexions
touchant les divertissemens du Carnaval.*
Tom. 3. pag. 234.



TROISIE'ME MEDITATION

Pour le mois de Février.

I. POINT.

De l'état où la mort nous réduit.

LE prélude est à peu près le même
que celui de la troisième Méditation
du mois précédent. On se représente une
personne mourante immobile dans son
lit , les jouës abbatuës , le tein livide ,
les yeux fixes , & éteints , une bouche

qui s'ouvre à chaque respiration, & qui va rester ouverte au dernier soupir. Un Prêtre, & quelques domestiques à genoux qui prient le Seigneur de faire miséricorde à ce moribond, chacun attendant qu'il expire.

I. P O I N T.

Ce qui se passe à l'heure de la mort.

Considérez dans quel état affreux nous sommes réduits à la mort : immobiles, sans connoissance, sans force, sans sentiment, bannis pour toujours du commerce des hommes, incapables de société, méconnoissables à nos meilleurs amis. Nom, rang, emplois, qualitez, plaisirs, honneurs tout cesse : dépoüillé de tout, abandonné de tous, inutile à tout, on n'est plus propre à rien dans le monde, on n'y est même plus compté pour rien.

Ce caractère, ou pour mieux dire, ce portrait est affreux, c'est pourtant le mien. Je serai un jour cette personne mourante, dépoüillée de tout, devenuë un objet d'horreur à tout le monde, & destinée à pourrir dans un tombeau.

Eh, mon Dieu ! qu'est-ce que nous

sommes ? Et ne nous repaîtrons nous jamais que de vaines idées de grandeur , que de frivoles amusemens , que de chimères ? La mort seule nous représente tels que nous sommes , tout autre portrait nous flate , & nous trompe ; mais qu'il est triste de ne se connoître qu'à la mort.

Il n'y a que quelques jours que cette personne pleine de santé , goûtoit les douceurs d'un riche établissement , d'un nouvel emploi , d'une fortune naissante , agréable , enjouée , elle brilloit dans toutes les assemblées de plaisirs , elle étoit l'ame de toutes les fêtes mondaines , entêtée de mille vains projets , elle prenoit de si justes mesures , elle se donnoit tant de mouvemens pour satisfaire son ambition ; & un accident d'apoplexie , un transport au cerveau , une fièvre , une chute , éteint en un instant tout cet éclat , renverse tous ces projets , rompt toutes ces mesures , aneantit toutes ces esperances , & change ce corps en un cadavre affreux.

Eh , Seigneur ! quelle folie de compter beaucoup sur cette jeunesse , sur cet embonpoint , sur cet emploi , & sur tout ce qui se perd avec la vie ; mais quand est-

ce que cet aveu nous rendra sages ? & que nous ne nous repaîtrons plus de tout ce qui s'évanoüit à la mort ? Qu'une personne mourante est un objet capable de désabuser un bon esprit de bien de faux préjuges.

Voïez-vous ces affreuses contorsions de bouche , ces yeux effarez , ces horribles convulsions de tout le corps ? Voilà où se réduisent tous ces airs mols & étudiez , tous les agrémens , toutes les affectations des personnes mondaines.

Voïez-vous cette sueur froide qui coule lentement le long des jouës ; voilà la fin de tous les soins , & de toutes les peines qu'on a prises pour acquérir de grands biens ; entendez-vous ces soupirs , & ces cris à demi formez du mourant ? c'est-là où se terminent tous ces vains discours , tous ces entretiens peu chrétiens , tant de railleries libertines. Le courage le plus intrepide , l'ambition la plus démesurée , la plus éclatante fortune , tout vient se briser au lit de la mort , c'est-là l'écüeil inévitable de toute la grandeur mondaine, un peu plutôt, vn peu plus tard , tout doit aboutir à ce terme fatal.

Mais dans cette extrémité , ne se trou-

ve-t-il rien qui soutienne ? Helas ! tout conspire alors à troubler , & à tourmenter un mourant. Le regret des biens qu'il a possédez , & qu'il perd , la violence des maux qu'il souffre , & sous lesquels il succombe ; l'horreur d'une damnation éternelle , à laquelle il se trouve exposé , & qu'il craint.

Qu'est devenuë cette fierté ? que sont devenus ces airs mondains ? où est cette splendeur , ce grand train ? que sont devenus ces plaisirs , & ce grand faste ? Tout s'évanoüit , tout disparoît à la seule approche de la mort ?

A peine s'est-on apperçû qu'il ne reste plus à ce mourant , que quelques momens de vie , que tous les respects se changent en sentimens de compassion. On ne regarde plus qu'en pitié celui qui peu de jours auparavant , étoit un si grand objet d'envie. Et quel homme , fût-ce le plus vil , & le plus abjet , voudroit changer son sort avec celui de ce grand , & de cet heureux du siècle qui se meurt.

Mais quel dépoüillement , & quel affreux abandon ! Il n'est point encore expiré qu'on se saisit des clefs , on se met en possession de ses biens , on cherche à se faire un autre ami , & à trouver un

autre maître ; ceux qui le pleurent avec moins de grimace , voudroient être déjà arrivez au jour où la bienséance permet de faire cesser les pleurs.

Que sert à présent à cet homme de mourir riche d'un million , c'est-à-dire de laisser un million à ceux qui lui survivent , s'il meurt les mains vuides de bonnes œuvres , & la conscience chargée de pechez ?

Que lui sert-il d'avoir fait bâtir cette magnifique maison , de l'avoir ornée de tant de riches ameublemens , on va l'entirer en peu d'heures ? Ceux qui lui succedent vont profiter tranquillement de ses dépenses , & de son économie ; pour lui , il ne lui faut plus qu'un tombeau. On a déjà fait la destination de ses épargnes. Nul homme plus pauvre que lui , un suaire , une bière lui vont tenir lieu de tout meuble ; on va le porter par la Ville , mais c'est pour l'ensevelir ; ceux qui l'accompagnent ne sont plus à lui ; & toute la plus fastueuse magnificence se change en l'horreur du sepulcre. *Et solum mihi superest sepulchrum.*

O qu'il est vrai que tout l'éclat du siècle est un specieux néant , dont il est d'autant moins permis de se laisser enchan-

ter ,

ter, qu'on a par tant d'exemples plus de
moïens de s'en deffendre. Sûr que je dois
mourir, sûr de l'état affreux où je dois
être reduit à la mort, comment puis je
ne m'occuper que de l'insatiable desir
des biens, & des plaisirs de cette vie.

Mais quel abandon ! parens, amis,
tout se retrire ; soins, services, secours,
tout cesse, dès que la mort paroît. Ce
mourant voudroit s'expliquer dans ces
pressans besoins, & il ne le peut pas.
Quel déplaisir de ne pouvoir pas être se-
couru dans cette derniere extrémité ; il
fait des signes, & il n'est pas entendu ;
il demande quelque soulagement, & on
ne l'en croit pas même capable. Fussiez-
vous le plus puissant Monarque de l'U-
nivers, düssiez-vous expirer au milieu
d'une foule de Courtisans, & de Servi-
teurs, Hélas ! tout comme le plus vil de
vos sujets, vous mourrez dans ces vives,
& picquantes douleurs, dans ces dé-
goûts, dans ces regrets amers, que fait
sentir la mort sans qu'il y ait plus pour
vous de remede.

En seroit-ce un alors pour ce mori-
bond, de penser qu'il a été riche, &
puissant ? Lui rendroit-on service s'il
étoit en état de voir, de lui mettre de-

vant les yeux ses magnifiques ajustemens, ses parures superbes, monumens de sa vanité ? Seroit-ce un soulagement à lui de le faire ressouvenir de ces bals, & de ces spectacles où il a assisté, de ces longues séances au jeu, & de toutes ces parties de divertissement qui ont fait le fonds de sa vie ? L'image d'une vie molle, & voluptueuse, est-elle un sujet de confiance, & de consolation à un Chrétien qui va expirer ? Et comment peut-elle être en tout autre temps si recherchée ?

Cependant le malade se meurt, ô mon Dieu ! que ce moment, qui termine le temps, & qui commence l'éternité, est épouvantable ! Il se meurt, cet homme du grand monde, qui étoit de tous les plaisirs : il se meurt, cet homme engagé en de si criminelles habitudes ; cet homme, par les mains de qui tant d'affaires ont passé, & qui ne les a jamais bien examinées ; qu'il est déplorable de se trouver dans un tel embarras à la mort !

Elle se meurt enfin cette personne si mondaine, qui tant de fois pour calmer sa conscience, & pour s'affermir dans son libertinage, s'étoit dit à elle-même, qu'elle se convertirait à la mort. Cepen-

dant, elle se meurt, & elle n'est pas encore convertie, & n'est plus en état de se convertir, & elle a déjà un regret, qui va être éternel, d'avoir différé sa conversion.

O mon Dieu! qui par votre miséricorde voulez bien me donner la pensée, le temps, & le desir de prévenir un tel malheur, daignez achever votre ouvrage. Ne serois-je pas le plus coupable, & le plus malheureux de tous les hommes, si sentant à cette heure l'amertume de ce cruel regret, je ne le prévenois pas par une conversion prompte & sincère.

II. P O I N T.

Réflexions sur ce qui se passe à l'heure de la mort.

Considérez quelle différence il y a entre l'état où l'on se trouve à l'heure de la mort, & celui où l'on a été pendant toute la vie. Que ces yeux éteints, que ce tein livide, que cette voix mourante ressemblent peu à ces airs enjoués, & mondains, à ce ton railleur, & piquant, à cette vivacité, à cet éclat dont on se faisoit honneur.

Aux plaisirs succedent les pleurs, & les repentirs ; aux beaux jours succede une nuit profonde , avec cette difference , que les beaux jours ont passé comme un éclair , & que la nuit reste ; que les plaisirs sont oubliez , & que les pleurs , & les repentirs ne finiront point.

Mon Dieu ! que l'on voit distinctement sur le visage , & dans les yeux du moribond l'image naturelle de la vanité de cette vie , & d'un néant sensible de toutes ces imaginaires grandeurs ! que le ridicule de nos amusemens , & de toutes les maximes du monde , paroît dans un beau jour , en ce dernier moment ! mais il est bien triste de ne s'appercevoir qu'on s'est égaré , que quand le jour finit.

Les libertins , & les mondains regardent en pitié les gens de bien , & les traitent tous de petits genies. Que de fades plaisanteries sur leur modestie sur leur délicatesse de conscience , sur leur régularité. A les entendre , il n'y a de bon sens que parmi ceux qui vivent selon les maximes du monde. Il faudroit demander à ce libertin , qui se meurt , s'il persiste dans ses premiers sentimens , s'il continuë de juger si désavantageusement des gens de bien , ce qu'il pense

des maximes du monde : quelle cruauté de l'en faire ressouvenir ! mais quelle rage , quel desespoir de les avoir suivies !

De quelle fraïeur n'est-on pas saisi au premier sentiment qu'on a de la mort , & au moment que les sens s'affoiblissant , on commence de perdre le monde de vûë ? quel trouble ? quelle crainte ! quelle douleur ! Le Soleil ne luira plus pour moi. Helas ! tout disparoît , toutes les creatures me fuïent. Que m'importe à présent d'avoir brillé , d'avoir primé , d'avoir beaucoup fait pour le monde ? le monde va finir pour moi.

Que sont devenues ces compagnies de plaisirs ? Helas ! je n'y paroîtrai plus ! quelqu'autre a déjà pris ma place ; les beaux jours sont passez , toutes les joïes sont éteintes pour moi ; parens , amis , enfans , je ne vous suis plus rien. Les horreurs de la mort me saisissent ; je me sens défaillir , je meurs. Voici donc le moment décisif de mon sort éternel ; ô terrible situation ! ô dénouëment épouventable !

Pourquoi user mes forces , & ma santé pour amasser du bien ? Helas ! on ne m'ensevelira peut-être pas même avec le drap dans lequel j'expire. Falloit-il

prendre tant de soin d'une beauté devenue déjà un objet d'horreur ? Falloit-il faire tant de bruit, pour mourir avec tant de regrets ? Et que me revient-il d'avoir servi le monde ? Helas ! une conscience chargée de crimes, un dépit dévorant, un amer repentir ; mais qu'il est dur de se repentir, quand c'est sans fruit qu'on se repent.

Il n'est pas surprenant qu'on meure dans un dépouillement de toutes choses, & dans un abandon universel. Richesses, héritages, magnifiques ameublements, de quelle utilité seriez-vous à un homme qui se meurt ? Tous les biens du monde sont à l'égard d'un mourant comme s'ils n'étoient plus, ou comme s'ils étoient à un autre. Et de quelle consolation seroit la présence des proches à une personne qui a perdu toute connoissance, ou qui ne sçauroit voir, & connoître ceux qu'il quitte, que pour s'affliger ? Mais il est étrange, qu'étant sûrs de mourir, nous nous attachions si fort à tout ce qu'on doit quitter avec la vie. O qu'il vaut bien mieux se détacher de tout pendant la vie, que de sentir arracher son cœur des créatures avec violence à la mort.

On rit, on joue, on se divertit dans la même maison qui sera tendue de deuil à nos funeraillles. Ce domestique qui me sert, aidera peut-être à me mettre dans la bière, & à me porter au tombeau. Que c'est une pratique salutaire de n'entrer jamais dans cette maison, ou dans cet appartement, sans penser au jour qu'on nous en tirera pour nous ensevelir.

Si en allant aux spectacles, ou aux bals, cette femme mondaine pensoit à l'état pitoiable, où elle se trouvera au lit de la mort, & au cruel regret qu'elle aura alors de s'être trouvée à toutes ces assemblées profanes, il est certain qu'elle n'y paroîtroit jamais; mais pour n'y pas penser, est-il moins vrai qu'elle sera alors au desespoir de s'y être trouvée? Ces parures, ces airs mondains, tous ces riches ajustemens serviront-ils à rendre ces regards alors moins affreux, son tein moins plombé, & tout son visage moins horrible? Pourquoi fuir la vûë d'un portrait si naturel? il dégoûte du monde, dit-on: Eh, mon Dieu! qu'il est dur, qu'il est épouvantable d'attendre la fin de la vie pour s'en dégoûter.

Mon Dieu, que gagne-t-on à ne pas penser à la mort? On est moins troublé

dans ses plaisirs, on vit dans le dérèglement avec plus de sécurité, on s'attache aux créatures avec plus d'empressement, on suit les maximes du monde avec plus d'ardeur, & de zèle, c'est-à-dire, qu'en ne pensant pas à la mort, on travaille efficacement à se procurer tout ce qui rend la mort amère, & désolante. Dans les plaisirs on craint de penser à la mort; mais à l'heure de la mort pensera-t-on volontiers à ses plaisirs?

Quelle horreur, quand au milieu des derniers combats de l'ame, qui se défend encore, on sent qu'on n'a pas assez bien vécu pour être sauvé; que l'Ange exterminateur va nous appeler pour comparoître devant Dieu; que dans moins d'un quart-d'heure, on sera dans cette immuable, invariable, épouventable éternité. O Dieu! quelle fraïeur, quel trouble, quel regret, quel desespoir, sur tout, quand on fait ces tristes réflexions.

J'ai eu le temps de travailler à mon salut, & ce temps s'est passé, & ce temps ne reviendra jamais plus. J'ai connu l'inutilité des soins que je prenois dans le monde; j'ai senti le vuide de ses faux plaisirs, le néant de ses imaginaires gran-

deurs, le danger que je courois à son service, & ces pensées, & ces remords, & ces salutaires réflexions, ne m'ont pas fait plus sage. J'ai pensé, j'ai connu, je me suis étourdi, je meurs, & je suis damné.

Misericorde de mon Dieu, à qui je dois les salutaires réflexions que je fais, ne permettez pas qu'elles soient inutiles. Cent fois à la vûë d'un corps mort, j'ai été dégoûté des vains plaisirs de cette vie; cent fois j'ai detesté les vanitez dont le monde se sert pour nous imposer; & qu'en a-t-il été? & qu'en sera-t-il à cette fois? Helas! on perd le fruit de tous ces sentimens avec la vûë du cadavre, en tirerai-je plus de fruit à présent?

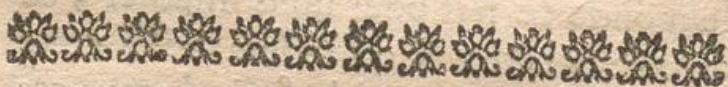
Oüi, j'en profiterai, mon divin Sauveur; & quoi, faudroit-il que les réflexions que je fais, & les bons sentimens que j'ai ne servissent qu'à rendre ma mort plus amere, mes regrets plus cuisants, & mon desespoir plus certain? non, mon aimable Redempteur, je n'abuserai pas d'une si grande grace; je commence à l'heure même de me préparer par une sainte vie à bien mourir, & je ne veux pas même attendre à ce soir à me préparer à bien mourir.

*Dixi, nunc coepi: hac mutatio dexteræ
excelsi.*

Où! je l'ai dit, & il est vrai, je com-
mence de servir Dieu sur l'heure même,
& c'est à la main du Tres-haut que je
dois cette conversion.

*Nè fortè superveniat in vos repentina
dies illa.*

Soiëz toujourns. disposez à marcher,
de peur que vous ne receviez ordre de
partir lorsque vous ne vous y attendrez
pas. *Luc. 21.*



MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
de Mars.

*De la Passion de Nôtre - Seigneur
Jesus-Christ.*

LA seule Histoire toute simple de la
Passion de Jesus-Christ, telle que
les Evangelistes nous la décrivent, est un
sujet de Méditation si touchant, & four-